

Minou Molinier-Parente

# La veine Bleue



Du même auteur :

Les poésies de Mirabel  
(*La compagnie littéraire*)

Les poésies de la vallée du vent  
(*La compagnie littéraire*)

Et le vent balaiera nos traces sur le sable  
(*Chloé des Lys*)

Déserrements  
(*Edilivre*)

## **En préparation**

Frissons d'OmbRelle

Haïkœurs

Minou Molinier-Parente

# La veine Bleue

Éditions EDILIVRE APARIS  
93200 Saint-Denis – 2011

[www.edilivre.com](http://www.edilivre.com)

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : [actualite@edilivre.com](mailto:actualite@edilivre.com)

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4373-1

Dépôt légal : février 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

## Sommaire

La danse du papillon.....	11
Lueurs.....	12
Mon chien.....	15
Châtiment .....	16
L'heure du crime .....	17
La Vérité.....	19
Ta place .....	20
Ombre.....	21
La magie du monde .....	22
L'ogre .....	23
Et Dieu ?.....	24
Je sais ce que sera... ..	25
L'autre côté de la force.....	27
En toutes lettres .....	28
Saint Valentin .....	29
Les fées minées .....	30
J'ai un secret dans ma manche .....	33
Cet obscur objet du désir .....	35
Monsieur le Président... ..	36
Affût .....	37

Vide-bouteille .....	38
Lettre recommandée .....	39
Message personnel.....	40
C'est ma France, monsieur le Président .....	41
Vous.....	44
De.....	46
Ombre et reflet.....	47
Qui le sait ? .....	48
Désondulation .....	50
Ou se rêver ? .....	52
De blanc et de noir.....	54
Le chant reste.....	56
Les yeux ouverts .....	59
Unissons-nous.....	60
Quelque part, un matin .....	61
M'aimerez-vous encore ? .....	64
Rêveur d'éternité .....	66
Il est presque midi.....	69
Supplicié .....	71
Abracadabras .....	72
Une île est née.....	75
Toi l'Abbé.....	77
Rêve et paix .....	80
Le petit seau.....	83
L'ardoise .....	84
Négresse, injurie-moi ! .....	86
Deux petits cailloux gris .....	88
Et si le ciel s'éloigne.....	90
Les fées Dragées .....	92
Comment maman ?.....	94

L'eau renversée .....	95
Deux coups... ..	98
L'offrande.....	100
Juste vivre.....	102
Pluie, vapeur, vitesse .....	104
Lâches.....	106
Les gens d'âme .....	110
Crever la gueule ouverte.....	112
Un reste d'elle .....	115
Cendres & Songs .....	117
Les « demeurantes » .....	120
Par-delà.....	123
Mon cœur, tais-toi ! .....	125
Embarras.....	127
Le Louis et la Madeleine .....	128
Ombres Chinoises.....	129
L'âge bleu.....	131
L'ange au bois .....	133
Deux ciels et des racines .....	135
Les chants victorieux.....	138
Le bal du samedi soir.....	141
Les uns et les autres .....	144
Inch Allah .....	146
Le coffret de santal .....	148
Demande à la lune .....	150
Le vent te dira.....	152
Rêves beaux et miens .....	154
L'œil doux .....	157
Fuis .....	159
Doucement.....	162

Retouches.....	163
Traverses.....	165
Alice au pays des Noëls.....	166
Autour de l'Ange.....	169
Archimède.....	171
Rideau.....	173
Le chant d'elle.....	175
Dessert.....	177
Quai des hommes.....	180
Dès lors.....	183
Moissons.....	185
La mort ne résout rien.....	187
Faena.....	189
La pute.....	190
Monia.....	192
Les paniers.....	193

*A toi, mon Petit-Loup  
de la Vallée du Vent :  
ta Maminou qui t'aime*



## La danse du papillon

Je vous donne mon écriture,  
Mais nulle preuve de mon esprit,  
Et je ne dois qu'à la nature  
Les mots que mon cœur vous écrit.

Sans plus de pensée qu'une mouche,  
L'esprit n'est pas de mes appas,  
Mais dès que le soleil se couche  
S'éveillent mes « bella-donna ».

Le monde tourne et je m'amuse  
A danser sur le ciel des mots,  
Et si je n'ai esprit ni muse  
Mon elfe dort toujours là-haut.

Si l'art se peint et fuit ailleurs  
L'esprit follet n'est point finaud  
Et si génie ne lui fait peur  
Il n'a que son cœur pour pinceau.

Mon papillon ne danse faux  
La pensée parfois s'envolage  
Mon cœur, lui, est toujours dispos  
A offrir des mots et images.

## Lueurs

C'était la fête au ciel il y a très très longtemps,  
Aux tous premiers balbutiements du monde.

Une nuit où, ce soir-là, de dans son palais d'or  
Elle s'était toute parée de somptuosité,  
La lune retissait ses rayons de mille transparences  
Pour tenter de semer dans le ciel un peu de sa clarté.  
Peine perdue !

La lumière habitait encore avec les Dieux  
Au-delà des océans furieux,  
Mais quelques petits grumeaux,  
Curieux, s'en étaient échappés  
Et se cachaient, peureux, dans le cœur d'une étoile.

Et en bas, tout en bas sur la terre, sous terre,  
Comme dans un puits fermé,  
Sur cette orange bleue,  
Un tout petit ver blanc rêvait de revêtir un jour  
Un habit de lumière.

Et là-haut, tout là-haut, une jolie étoile rêvait, elle,  
De sirènes et de génies des mers  
Dont les douces chansons arrivaient jusqu'à elle.

Un jour n'y tenant plus elle se laissa tomber tout droit,  
Un soir plus noir que d'ordinaire  
Où l'on n'y voyait guère,

Et atterrit, « pouf ! », sur le petit ver de terre  
Qui sortait juste la tête à grand-peine,  
Un peu pour voir,  
Un peu pour prendre l'air de l'air.

Et ils s'embrassèrent gentiment, comme ça, sans savoir,  
Et puis, allez-y voir, un jour,  
Par un beau soir de ciel moins noir,  
Ils partirent main dans la main pour aller voir la mer.  
Et là le spectacle à leurs yeux se révéla si beau  
Qu'un matin enchanté l'amour les prît tous deux,  
Elle et lui pleins d'espoir, pleins d'espoir.  
Et ils se marièrent le soir même,  
Sous le ciel, dans la mer,  
Sur cette plage ivoire où même les méchants  
Deviennent invisibles  
Et où les faces de nuit trop laides  
Perdent tous leurs possibles.

Et un jour de printemps sur la terre,  
Quand presque tout ce qui vit  
Accouche de ses enfants,  
Leur naquit une armée de petits vermisseaux,  
Tous nus et transparents,  
Aux têtes étoilées qui s'allumaient chaque soir,  
Quand les pans de la nuit commençaient à tomber.

Et c'est ainsi que, tout ébahis de la beauté du monde,  
Et dans un doux balbutiement d'amour,  
Un petit ver de terre et une belle étoile  
Venaient d'offrir à l'univers entier  
Des milliers de petites lumières  
Pour allumer la terre, et mille étoiles de mer  
Aux cœurs jamais rassasiés des océans premiers.

C'était juste, mon ange, une petite histoire  
Qui parle de vers luisants,  
De lumière et d'étoiles de mer,  
Mais lorsque tu la liras, plus tard  
Quand moi, déjà, je ne serai plus là,  
Peut-être y trouveras-tu un petit trésor caché.

La vie est juste dans tes mains, tu sais,  
Et même si elle efface trop souvent bien des rêves,  
C'est dans l'autre que toi que, comme la lumière,  
Que tu devras chaque jour que Dieu fait,  
Patiemment les chercher.

## Mon chien

Ce chagrin incolore  
Dans ces deux yeux qui veillent,  
Ce battement de cœur  
Des nuits de malelune  
Qui se couche à nos pieds  
Colorant de sang rouge  
La pulsation trop dense qui bat à nos poignets  
Sans repentir ni dire,  
Sans mendier rien d'autre  
Que le seul droit d'aimer,  
Ça s'appelle un chien.

Et celui-là en bas qui pleurait à sa main,  
A mon flanc,  
A ses chevets  
Des nuits de trop chagrins,  
Qui hurle à la mort encore  
Aux pleurs d'un Petit-Loup  
Qui rêve ou qui dort,  
Celui-là, ce chien d'or  
C'est Niçou.

Ça pèse trois kilos de poils  
Et de chair belle,  
Et cette chienne  
C'est la mienne !

## Châtiment

Un cri ! Jeté !  
Et le premier caillou a volé,  
Et puis le vol de pierres  
Qui volent à la chair quelques gouttes de sang...  
Elle n'était qu'une enfant,  
Qu'une faute d'aimer  
Qui n'était pas à l'heure de l'homme à marier !

Et dans l'œil qui s'envole  
S'inscrit, en noir et blanc,  
Un autre enfant qui pleure  
Cette goutte emperlée de sang,  
De mots d'amour, de pureté  
Qu'elle lui avait donnés...

Soudain de sous l'amas de pierres a glissé, doucement,  
Un petit poignet blanc noirci par la poussière :  
Il est juste noué d'un précaire fil grège  
D'où brille effrontément  
Un petit cœur d'argent...

## L'heure du crime

Minuit est à deux pas  
Et la fausse rêveuse entame sa folle pantomime  
Aux ballets de la nuit.  
La queue du chat commence sa danse de Saint-Guy,  
Et viennent les mots de l'âme  
En lames de vraie scie.

(Le couteau est trop tendre,  
Le rouleau compresseur, lui, est déjà passé !)  
Et quand l'âme commande, la main doit obéir  
Et trancher dans le vif  
Les ficelles fragiles qui tiennent l'avenir !

Et à ce bal masqué la graine de folie  
Aussi bien exploitée  
A réussi bien plus que la brassée d'amour  
Et de peurs empilées.  
Pourtant la neige de l'hiver avait porté sans cesse  
Les espoirs de l'été  
Et le printemps, complice,  
Avait repeint sa belle robe verte  
Transpercée çà et là du bleu des myosotis  
Et de muguets en fleurs.  
Un autre automne qui me reste fidèle  
Est déjà à deux pas

Et la lune d'hiver, constante amie de longue date,  
Se prépare en secret à veiller sur mon cœur.

N'oublie pas douce tendre

D'allumer la lumière aux oiseaux.

Ce soir la nuit est tellement si noire

Qu'ils ne verraient pas les corbeaux...

## La Vérité

Dire la vérité trouble un jour tout le monde,  
Mais faudrait-il alors, et pourquoi la cacher ?  
Pourquoi se contenter de vertus incertaines  
Quand on peut être aimé en toute vérité ?

Et mériterions-nous pour cela un diadème ?  
Le poids de notre vie est si lourd à porter :  
Nous accuser l'un l'autre de quelconque faiblesse  
Est plus aisé, je crois que de se regarder.

On a chanté un jour qu'il faut exécuter  
Celui-là qui, hier a dit la vérité,  
Mais où se cache-t-elle cette vertu suprême  
Qui fait de notre ami un ennemi armé ?

Nous n'avons pas au dos, greffées, des ailes d'ange,  
Un beau jour nous poursuit ce qu'on voulait cacher !  
On gagne tôt ou tard à dire ce qu'on pense  
Et que de temps alors on y pourrait gagner !

Faudrait-il faire nôtre cette vieille sentence ?  
Pour vivre heureux, dit-on, il faut vivre caché !

## Ta place

Ta place est dans mon cœur de ciel,  
Dans la lumière de l'été  
Loin de ce cette ville embrumée,  
Petite fille du soleil.

Ta place est dans mon cœur de pluie  
Et mes larmes coulent pour toi,  
Tant je voudrais que tu souries  
Arrière-petite-fille d'un roi.

Ta place est dans mon cœur de vent,  
Petite libellule blonde  
Toi qui, en moins de six ans  
Connus tout le malheur du monde.

Ta place est dans mon cœur de nuit  
Papillon aux ailes rognées,  
Même si le bonheur te fuit  
Il faudra toujours espérer !

## Ombre

Le silence se fait.  
Le ciel semble se taire  
Et les arbres et la terre.  
Seul, le portail fermé  
Gercé d'un pan de mur couronné d'auréoles  
Grince, à la dérobée  
Comme un chant sans paroles,  
Et, gravés dans la pierre  
En minuscules fractions  
De vie aux allures d'encore,  
Deux mots, sans nom,  
Et muets comme une ombre :  
« Ma mère ».

## La magie du monde

Tu le trouves réel, moi je le crois magique,  
Ce monde que tu voudrais prendre dans tes filets,  
Et si tu n'en retiens souvent que la musique,  
C'est que ce sont tes yeux qui n'osent regarder.

La magie c'est de croire à l'inconnu... des roses,  
Du printemps, de la vie, de l'homme et de toi-même,  
Et de ce destin que tu invoques avec peine,  
Au pouvoir ignoré, présent dans toute chose.

Moi, ce qui m'émerveille, c'est le pépin de pomme,  
Egaré comme moi dans la marche du monde,  
Qui traverse les mers et vient fleurir chez moi,  
Se croiser aux orties emmêlées aux lilas.

L'âme que tu poursuis se construit pas à pas  
Comme on le fait du rêve de l'enfant qu'on espère  
Et que la vie finit par offrir quelquefois,  
Mystérieux, dans le pas que demain tu vas faire.

La plus grande magie, la création suprême,  
Ce n'est qu'au fond de toi qu'il faudra la chercher,  
C'est cette âme sculptée, année après année,  
Que la grâce en ton cœur te fera déplacer.

## L'ogre

Lutter à poings fermés,  
Prier toujours, encore  
Un Dieu ou autre chose,  
Quand l'ogre, les yeux fous  
Qui rôde aux yeux des loups,  
Tue l'envie d'en finir,  
Collée contre ma peau,  
Et le regard hagard  
De l'ange qui s'endort  
Du côté de minuit,  
Au cœur des nuits en pluie  
Trop noires ou autre chose,  
Me contraint à remplir  
Un seau ou quelque chose  
D'étoiles et d'infini  
Glacés au fonds du puits  
Pour espérer encore.

## Et Dieu ?

Si Dieu habite dans ton cœur, ami,  
Et comme moi je le crois,  
Dans un pétale de fleur  
Ou dans la petite lueur luisante  
Aux yeux de notre chien,  
Ou dans la feuille de l'arbre aux racines si vieilles  
Qu'elles ont vu mon arrière-grand-père,  
Mon père et mon grand-père revenir de leurs guerres  
En les ayant ou gagnées ou perdus,  
Mais en disant chacun :  
« De toutes les façons on est des “cons battus”... »  
S'il est, comme je le vois,  
Dans le cœur de mon frère  
Dans les mots que j'y entends,  
Autant que dans ces choses que je lui vois faire,  
Lui et tous les bien placés  
Trouvés ici et là  
Où bien plus loin, là-bas, à l'autre bout du monde,  
Alors mon gars, à ton Dieu,  
Je veux bien faire de mon mieux pour y croire,  
Et s'il est dans chaque larme versée  
Pour quelqu'un d'autre que soi,  
Avec au fond du cœur des envies bienveillantes,  
Alors oui, mon ami, peut-être qu'à ton Dieu  
N'importe comment tu l'appelles,  
Oui, moi, alors, j'y crois !

## Je sais ce que sera...

Je sais ce que sera une nuit d'être vieille,  
Languissent, indécis, quelques menus détails :  
Une gerçure aimable qui vise la paupière,  
Un pli inattendu, un cheveu qui s'enneige,  
Une embolie légère ou une courte pause,  
Un petit désarroi qui vous pince au réveil,  
Le pas qui ralentit pour battre la montagne,  
Une main plus fragile pour cueillir une rose,  
Ce crayon maladroit mais qui écrit pareil,  
La joue qui se pâlit à cette peur qui gagne  
Lorsque la nuit tournoie tout autour de mon lit  
Et que l'air raréfie un souffle à mes entrailles.

Le cœur est moins tranquille et les bras moins hardis,  
La tête est moins fidèle à retrouver son fil,  
Et l'aiguille à mon doigt se défile ou s'emballe,  
Quelques petites choses se dérobent ou s'enfuient  
Quand une autre, gentille, pose un petit signal.  
Puis la pluie, aux carreaux, se fait un peu chagrine,  
Et la lune gibbeuse, plus douce que méchante,  
Hante mes pauvres rêves de nouvelles couleurs.

Quand les heures heureuses se taisent à mon cœur,  
L'automne est moins faraud, la forêt plus languide,  
Et même « L'Air du Temps » me paraît plus futile

De ramener souvent l'iris à mes narines.  
Pour comprendre le ciel, j'en ai aimé les bleus,  
Aujourd'hui, à mes yeux, il se fait plus subtil,  
Et la peur de l'aurore me fait l'aimer plus fort,  
L'absence et les espoirs s'embrouillent un petit peu.  
Et les mêmes douleurs ne veulent plus se taire,  
Emergent doucement une peur de parler  
Et une envie de dire des secrets qui s'enterrent :  
On se joue du destin avec plus de prudence.

J'ai ce soir du silence tout au cœur de mes yeux,  
Et puis au fond aussi, maintenant que j'y pense,  
Une larme de gris vient se mêler au bleu :  
C'est un chagrin de trop qui reste et s'y balance.  
Aux bribes de bonheur qui fuient de temps en temps,  
Je recompte cette heure qui viendra au couchant :  
Reviendra-t-il ce temps, avant que je sois vieille,  
Qui me ramènera et l'ange et le printemps ?

## **L'autre côté de la force**

Ne me fais pas payer ta propre solitude,  
Ne m'en veux pas, en plus, d'être tuée par toi,  
Tu me hais de ce mal qu'en dedans tu exsudes,  
Et c'est à moi que tu ne le pardonnes pas.

Tu peux bien rejeter sur moi toutes les fautes,  
Me barder de ces murs qui n'enserrent que toi,  
Et dresser de tes cris des montagnes plus hautes,  
N'emprisonnant que toi, de tout ton désarroi.

Et, lorsque tu me crois victime de tes rages,  
C'est que tu sais trop bien ce que je lis en toi,  
Cette peur d'un miroir, et ton mâle courage  
A nier cette image qu'il te renvoie de toi.

De la même façon qu'il ne pardonne pas  
Cet argent qu'il te doit, de la même violence,  
Ne te pardonnera les coups que tu reçois.  
L'homme fort n'est pas là... où souvent on le pense !

## En toutes lettres

Isabelle était belle  
De la beauté d'un diable  
Et de ses dix-huit ans.  
Tous les hommes la dévoraient d'envie et du regard  
Mais le temps, inconscient ou méchant,  
Petit vieux tortillard,  
Non content de voler sa beauté  
Prit aussi ses galants.  
Ni son miroir-ami pas plus que ses fidèles  
Ne l'avaient avertie  
Que la beauté s'enfuit et n'est pas éternelle.  
Isabelle est aujourd'hui moins belle  
Mais toujours inaccessible et fière,  
Et seul un ex-futur amant  
Revanchard et encore éconduit  
L'énonça aisément,  
Trop content pour le taire !  
Si l'amour est aveugle, il est bon ange aussi,  
Et quoi que tu en penses, enfant,  
Le meilleur avis ne vient pas des parents,  
Pas plus que des amis,  
Le meilleur jugement n'oublie pas, mon petit  
Nous vient le plus souvent...  
Des plus indifférents !

## Saint Valentin

Sur la table les mots,  
Celle de la cuisine,  
Juste éclaboussés de vrai noir de café :  
« Je t'aime, Valentine... »  
Signé : « Ton Valentin ».  
Les mots ? Au crayon  
Effaçables !  
Les accents de violon, juste après  
Impayables !  
Les promesses d'amour  
Jetables !  
Les mêmes vieux « toujours »  
Périssables !  
Les nouveaux serments  
Jurés inoxydables !  
Et pour finir la goutte de croco  
Inévitable !  
Et pourquoi pas signer d'un faux nom ?  
Ce serait peut-être au final,  
Plus louable !

## Les fées minées

Mais qu'ils sont doux les doux murmures  
Des hommes doux qui saignent !

Comme ces deux, mes deux-là, mes deux presque filles  
Qui s'aimaient aimantés,  
Qui s'aimaient, l'œil en miroir  
Heureux d'y voir et le bonheur et eux.  
Ils étaient beaux, de ces beautés étranges et spontanées  
Qui naissent parfois à tout jamais au cœur  
Des gens qui s'aiment.

Ils étaient deux petits elfes libres en manque de liberté  
Deux félibres un peu fols à faire de la musique  
Si douce et bonne à vous faire pleurer  
Et des mots en brisures  
Dans des poèmes humides et forts  
Qui pouaient beaucoup trop l'humanité  
Et les respirations humaines  
Pour pouvoir être aimé  
De ceux qui « stupident » à mort.

Un ami d'eux, le mien, très vieux me citait quelquefois  
Hölderlin :  
« A quoi bon des poèmes  
En ce temps de régnaute petitesse ? »

Ils étaient juste deux filles qui s'aimaient  
Et deux garçons si vous voulez.

On en riait dans mon quartier :

« Les fées minées,

Les fées minées »

Qu'ils disaient, et ils riaient et ils riaient,

Et eux pleuraient.

On n'aime pas les pédés qui s'aiment

Là-bas dans mon quartier,

Les gens bien sont bien, entre eux !

Ils n'aiment pas trop ceux qui creusent en dedans

Du dedans d'eux

Ce qu'ils cherchent en dehors, dans mes yeux,

Dans nos yeux morts

Qui ne savent plus souvent que pleurer

Pour eux-mêmes.

Ecoutez le doux murmure des hommes doux

Qui s'aiment !

Ils avaient tellement peu à peu pris les habitudes

De ceux qui ne sont pas compris

Qu'ils en avaient encore,

Plaqué sur leur visage, celui de leur tribu,

Rachetant en se serrant du mieux

Leur différence à vivre, leurs peines

Et leur souffrances aussi aux trames plus inhumaines

Juste deux filles en pantalon dans les rues

« Mal y pense »...

Quand j'y repense je revois dans leurs yeux

Plus de larmes

Que leurs yeux n'en pouvaient contenir, beaucoup plus

Que d'autres êtres qui ont traversé ma vie depuis,

De ces gens « ordinaires » qui s'ivrent  
De peines ordinaires,  
Celles qui ne sortent jamais de la prison de celles  
Que l'on dit « comme il faut »...  
De ces gens-là qui disent : « Oh eux ! »  
Du revers de leurs yeux.  
Leur seul vrai pays était au fond d'eux-mêmes,  
Celui des amis qui aiment  
Et du monde des enfants, des anormaux,  
Des bouniouls  
Et des chiennes et des pédés de même.  
Et j'y étais, c'était le mien aussi sans gêne.  
Ils l'ont habité un moment de ma... de nos vies,  
Ces anges-étrangers, étranges esclaves  
Qui venaient se consoler  
Chez nous des chaînes qu'ils traînaient, impuissants,  
Et puis un soir des méchants ou plus bêtes,  
Allez-y voir,  
Les ont laissés tout blancs, d'un combat inégal,  
La bouche rouge sur le trottoir.  
Eux n'auront pu laisser que quelques notes de musique  
Et des mots jolis qui encore, pour d'autres,  
Continuent de saigner  
Ils étaient juste deux filles qui s'aimaient  
Ou deux garçons si vous voulez.  
Mais il faut écouter le doux murmure  
Des hommes doux qui s'aiment,  
Je les aimais mes « fées minées »  
Et je garderai d'eux leur doux regard  
D'enfant dépossédé  
Et leur tout dernier feuillet de papier presque blanc.

## **J'ai un secret dans ma manche**

J'ai un secret dans ma manche...

Petite Don Quichotte,  
Petite rebelle au cœur tendre,  
Déjà à repolir,  
Petite folle aux soupirs en bataille,  
Il est temps, où que tu ailles  
D'attendre l'avenir.

Personne ne connaît le bout de l'aventure,  
Ni de la cloche qui sonne,  
Ni les chemins des vents.  
Toi, tu feras un jour,  
Et rien qu'en les poussant,  
S'abattre tous tes murs.

Rien ne dure, mon enfant,  
Ni le mal, ni le bien,  
Jette au loin ce qui te fait chagrin :  
Il ne te sert à rien.

Un jour, toi, tu verras,  
Tu pourras dessiner ce que tu aimeras,  
Tu auras, toi aussi,  
Une lance,  
Un bouclier,  
Des moulins

A imaginer,  
Et quoi que l'on en pense,  
Peut-être même un vrai,  
A sauver,  
Tout comme je l'ai fait pour un, le mien,  
Tu le sais.

Tu verras petite fée,  
Crois-moi,  
Ce que l'on a appris quelquefois  
Dans la vie,  
Vaut mille fois mieux que ce que l'on oublie.

C'est juste ça, tu vois,  
Mon secret dans la manche !

## **Cet obscur objet du désir**

Au soupirant qui croit la victoire certaine,  
Le refus d'une femme devient un aiguillon,  
Le désir qu'il en a se résigne à grand-peine  
A se voir ignoré, tout à ses illusions.

Tout ébloui qu'il est des imaginations  
Que l'objet du désir fait naître dans sa tête,  
Le parant, sans défaut, de tant de perfections  
Que tout malin qu'il est, tout homme devient bête.

Et un jour ce galant, par lui-même trompé,  
Prendra pour de l'amour son envie d'être maître  
De cette « Pompadour » qui l'ose dédaigner,  
Résistant à ses feux sans jamais se soumettre.

Quel est donc ce novice, à croire que l'amour  
Qui allume ses sens enflamme aussi son cœur ?  
Le plus grand incendie ne peut durer toujours  
Devant les tentations qui seront... bien à l'heure !

## **Monsieur le Président...**

*(Ecole de l'espoir, nuage No 2015 : 19 Novembre 2008)*

La fenêtre alanguie, dorée par la lumière,  
Laisse entrevoir, rangés à leurs petits bureaux,  
Les bambins consciencieux frétilant du derrière,  
Les yeux écarquillés accrochés au tableau.

Mais avant de savoir lire, écrire et compter,  
Il importe d'abord de leur forger une âme,  
De leur apprendre aussi à mieux pouvoir aimer  
Ces années de savoir que l'avenir réclame.

Les enfants dont le cœur est souvent transparent,  
Mais qui ne savent seuls se donner cette peine,  
D'un œil qui les comprend, d'un encouragement  
Se donneront toujours à un maître qu'ils aiment.

Alors, l'on pourra voir des petites chenilles  
Se changer, par magie, en de beaux papillons,  
Car il suffit d'un mot, d'une attention gentille,  
Pour qu'un devoir honni se transforme en passion.

« Monsieur le Président, grâce pour nos enfants !  
A trop tout chambouler à leurs maîtres d'école,  
A vouloir réformer partout et tout le temps,  
Ces pauvres enseignants en perdront... la boussole ! »

## Affût

On eut raison de mes sourires,  
Mes rires n'existant déjà plus,  
Que faudrait-il encore dire  
Pour retrouver le trop perdu ?  
Où sont les douces habitudes  
Et les pains dorés des matins,  
Les rosseries se font plus rudes  
Et plus encore le chemin.  
Nous étions des troncs courageux  
Avec des feuilles aux racines,  
Un ange nous croyait heureux  
Celui-là même qu'on déracine.  
Petit fruit que l'on « imparfaite »  
Tombé avant d'être cueilli,  
Cette maison vide de fêtes  
Sera-t-elle halte à ta vie ?  
Sauras-tu retrouver les traces  
Que nous avons cachées au bois,  
Entrecoupées de temps qui passent  
Et des échos clairs de ta voix ?  
Ces petits ans à ton jeune âge,  
Que tu appelles éternellement,  
Pourront-ils, si tu es bien sage,  
Un jour avoir raison du temps ?

## Vide-bouteille

Elle, l'offerte presque nue,  
Et sa tête penchée  
De mésange charbonnière  
Ses longs cheveux miel-roux  
Noués de fils d'amour  
Et ses jambes de soie  
De chatte de gouttière  
A l'affût.

Et lui, le contrefait chassieux,  
Même « Vide-bouteille »,  
Douzième voyageur du jour,  
Perdu et solitaire,  
Ses muscles abandonnés  
De pendu-dépendu, à genoux  
Au seuil du sanctuaire  
De la vieille guerrière...

## **Lettre recommandée**

Je te dis la beauté, tu réponds esthétique,  
Laid sont les yeux menteurs qui te disent le beau  
Quand des yeux, en douleur aux, papattes pudiques,  
Vous enserrant du cœur sans même dire un mot.

Avec pour tout habit et pour seules armures  
Des chairs brûlées en crues, et la douceur aux plis,  
Des chefs-d'œuvre d'amour sculptés dans des murmures,  
Se bradent à des aveugles du cœur et de l'esprit.

Pendant que des tricheurs s'épuisent dans des mines  
Aux traits si bien grossis qu'on voit la trahison,  
Et qu'on les verrait mieux à la chaîne, en usine,  
Lustrant quelques faux-nez avec application.

La beauté sans du sens est un masque de morte  
Qu'aucun fard de Guerlain ne saurait déguiser,  
Savoir la deviner dedans ses fourches tortes  
Exige plus que cœurs et âmes bien placés !